



Courtesy Sturtevant Estate/Air de Paris

L'ivresse des images

Expos

STURTEVANT a réalisé à la fin de sa vie des vidéos qui anticipent dès les années 2000 l'image digitale à l'ère de la consommation et du divertissement : sa circulation, son nivellement, notre addiction coupable.

L'ATTIRANCE PULSIONNELLE ET LA CLAIRVOYANCE CRITIQUE SE MARIENT RAREMENT. Ou alors, il s'agit d'une épiphanie, ce moment de grâce qui, pour les artistes, se nomme chef-d'œuvre. Chez Elaine Sturtevant, le plus souvent dite simplement Sturtevant, ce moment aura duré soixante ans. Soixante années durant lesquelles elle aura tenu ferme sa position d'équilibriste sur la crête du présent, depuis les premières œuvres des années 1960 jusqu'à sa mort en 2014.

Sa carrière débute avec la reproduction mécanique des images et s'achève avec leur devenir-viral. Certainement, son refus de la position d'auteur y est pour beaucoup, elle qui fondera sa carrière sur la reproduction des œuvres d'autres artistes. Warhol, Lichtenstein, Stella, Beuys, González-Torres, tous les grands y passeront. En dédoublant une œuvre d'art (une forme matérielle, dotée d'une origine, d'une signature, d'un lieu), elle commençait déjà à en faire une image (l'idée de la chose, son abstraction, validée et non dégradée par la reproduction).

Au seuil des années 2000 cependant, le travail de l'Américaine change insensiblement. Ce qu'elle avait pu pointer par rapport à l'art est devenu une réalité. En 1998, elle constate : *"La culture de masse est de l'art & pas l'inverse."* Délaissant la copie d'œuvres d'art, elle initie alors un nouveau travail vidéo qui l'occupera dès lors. Elle le montre pour la première fois la même année à la galerie Air de Paris, qui lui consacre l'exposition *Ça va aller*. Depuis, Sturtevant a été mise à l'honneur avec de grandes rétrospectives posthumes, notamment en 2010 au musée d'Art moderne de Paris. Mais les vidéos, elles, restaient dans l'ombre. Jusqu'à ce nouveau reboot de *Ça va aller*, à Air de Paris toujours.

A vrai dire, l'exposition n'est pas une reprise pure et simple, mais l'approfondissement de son corpus de vidéos. Dans les nouveaux espaces musée qu'occupe la galerie à Romainville, il y en a six ultérieures, réalisées entre 1999 et 2006. De courts clips, d'une durée comprise entre une trentaine de secondes et quatre minutes. Presque des gifs, ou

alors des memes, ainsi que le suggérait une autre exposition récente des vidéos de l'artiste à la galerie Freedman Fitzpatrick à Los Angeles.

Les couleurs sont saturées ; la qualité de l'image, ignorée ; le langage, pop et kawaii, épileptique et décérébré.

Tout y est, argent, sexe et politique. L'Amérique vénère le vert dollar (*The Greening of America*, 2000), des peluches font du porno (*Cut and Run Porn Productions*, 2006 ; *Cut and Run Porn Productions (Chick Things)*, 2006), tandis qu'une autre entame un rap à la gloire d'Arlette Laguiller (*I Love Arlette*, 2002). Sturtevant tourne certaines de ces images, en reprend d'autres de publicités ou de jeux télé. Par le montage nerveux, elle fond l'image individuelle en un cybermagma visqueux, saturé d'effets faciles comme les produits de l'industrie alimentaire le sont d'exhausteurs de goût. On reste scotché, bêtement ravi et un peu écœuré. Attirance et clairvoyance, disions-nous. I. L.-G.

Ça va aller jusqu'au 14 mars, galerie Air de Paris, Romainville